

Un siècle d'historiennes

Sous la direction de
André Burguière et Bernard Vincent



Un siècle d'historiennes

**Takamura Itsue (1894-1964),
une pionnière de l'histoire
des femmes au Japon**



par **Pierre-François Souyri**
(Université de Genève)

En 1976 était publiée aux éditions Nihon hyôronsha, sous la direction des historiens Nagahara Keiji et Kano Masanao, une série consacrée à un siècle d'historiens du Japon dans laquelle, parmi les 45 historiens évoqués, figurait un seul nom d'historienne, celui de Takamure Itsue (1894-1964)⁴. Poétesse, essayiste, militante anarcho-féministe dans les années 1920, puis national-féministe pendant la guerre, historienne autodidacte, Takamure Itsue est un personnage complexe, non sans contradictions, dont l'œuvre méconnue fut redécouverte à la fin des années 1970, au point qu'on a pu évoquer alors un véritable «boom Takamure». Son travail de pionnière permet aujourd'hui de la considérer au Japon comme l'une des historiennes importantes de son siècle.

Que le statut des femmes dans une société donnée soit le fruit d'un contexte social et non le produit de «relations naturelles», que la condition féminine ait pu être différente à d'autres périodes historiques, qu'elle constitue en tant que telle un objet historique, que les femmes doivent prendre en main la rédaction de leur propre histoire afin de conquérir leur autonomie, voici quelques-unes des idées fortes de Takamure Itsue. Elles pourront paraître banales aujourd'hui. Elles l'étaient cependant beaucoup moins quand elle s'attelle en 1931 à un dur labeur de recherche sur l'histoire de la place des femmes dans l'histoire du Japon. Takamure Itsue publiera de nombreux ouvrages dont finalement une «Histoire des femmes» (*Josei no rekishi*), la première en langue japonaise, en quatre volumes, aux éditions Kôdansha entre 1954 et 1958.

La vie de Takamure s'organise en plusieurs périodes d'inégale longueur et intensité : la jeune essayiste et poétesse qui commence à se faire un nom dans le monde des lettres des années 1920, la militante féministe et anarchiste qui déploie une activité tous azimuts entre 1926 et 1931, enfin l'historienne qui travaille sur son *opus magnum*, retirée dans

⁴ Dans cette contribution, nous adoptons l'ordre des noms commun dans tout l'Extrême-Orient : le nom familial précède le nom personnel.

une maison de la banlieue de Tokyo, dont elle ne sortira pratiquement jamais de 1931 à sa mort en 1964.

Une poétesse féministe et anarchiste

Née à Kumamoto dans un milieu modeste de province – son père est directeur d'école –, entourée de l'amour des siens, Takamure Itsue aurait voulu faire des études poussées, mais elle doit renoncer, malgré le soutien indéfectible de ses parents, faute d'appuis et de moyens financiers. Elle apprend néanmoins auprès de son père la littérature et le sino-japonais classique qu'elle lit avec aisance. Elle pensait devenir institutrice, mais un tempérament rebelle et une santé fragile l'empêchent d'achever sa formation à l'École normale du département. Elle travaille alors un temps comme ouvrière dans une usine textile, enseigne dans l'école de son père comme auxiliaire. Elle rencontre Hashimoto Kenzô, un jeune enseignant d'école gagné aux idées libertaires, qui, comme elle, a échoué au concours de l'École normale départementale. Ils vivent. Lui comme enseignant non statutaire, elle écrivant des articles dans un journal local.

Ses relations avec Kenzô sont difficiles et, en 1918, elle abandonne tout et part seule faire pendant cinq mois le pèlerinage bouddhiste des quatre-vingt-huit temples du Shikoku. Itsue qui n'est pourtant pas mystique a néanmoins le goût des choses anciennes. Elle sait trouver les mots pour décrire cette expérience forte dans des articles qu'elle envoie à son journal. Ses récits sont lus avec ferveur. Ce succès la pose à la fois comme journaliste et femme de lettres. À son retour, elle retrouve Kenzô, dévore les classiques occidentaux, se passionne pour la mythologie grecque, le théâtre, et publie des *waka*, des poèmes japonais.

Au printemps 1922, après s'être marié officiellement, le couple part à Tokyo pour s'y installer définitivement mais se retrouve très vite confronté au drame : Itsue est enceinte et accouche d'un bébé mort-né. Itsue écrit alors des poèmes dans lesquels elle évoque son désespoir d'avoir donné naissance à un enfant mort. Elle fréquente les milieux anarchistes et féministes. Kenzô travaille chez un éditeur comme correcteur et relit d'un œil critique les textes que publie sa femme, des poèmes pour la plupart. Mais il prend aussi l'habitude de tenir chez lui table ouverte et d'inviter, dans leur modeste appartement, ses amis qui mènent grande vie. Itsue essaie d'écrire sur une petite table au lieu

de servir à table tout ce petit monde, ce qu'aurait dû faire une épouse de ce temps! La tension est telle entre les deux époux qu'Itsue quitte sans rien dire le domicile conjugal: elle part visiter les trente-trois temples de l'ouest du Japon, accompagnée d'un jeune ami. Elle est alors victime d'un scandale médiatique – deux journaux évoquent l'affaire annonçant un possible double suicide amoureux: alerté, Kenzô part chercher sa femme, la trouve, et, persuadé de l'immense talent d'Itsue, décide de cesser ses frasques et de se consacrer à elle. Peu après, Takamure Itsue publie «Poèmes de fugue» qu'elle insère dans un recueil, *Tokyo a la fièvre*, qui va lui assurer la gloire dans le petit monde de l'édition. «Ce mot de mariage inventé par le sens commun est décidément une malédiction», écrit-elle. Pour elle, seules des relations conjugales choisies librement sans liens hiérarchiques et respectant la condition féminine sont acceptables.

Takamure Itsue publie alors en 1926 un curieux essai sur l'amour et le mariage intitulé *Genèse de l'amour*, écrit d'une traite et sans chapitres, dans lequel elle proclame la nécessité d'une nouvelle théorie qu'elle nomme *shinjosei-shugi* (mot à mot, «doctrine des femmes nouvelles» = féminisme?⁵). D'après Takamure, le mouvement des femmes s'est manifesté d'abord, notamment en Angleterre et aux États-Unis, sous la forme d'un mouvement pour l'égalité des droits avant de se transformer en mouvement des femmes, notamment en Scandinavie sous l'influence d'Ellen Kay, qui milite pour la liberté d'aimer, de se marier et de divorcer et pour l'épanouissement maternel. Puis sous l'influence du marxisme et de la révolution russe, la question des droits économiques des femmes a été posée et, enfin, dit-elle, il est temps de passer à un nouveau stade: celui de la suppression du mariage et de la promotion de l'amour libre, celui de la suppression de l'enseignement public, qui n'est qu'un endoctrinement, au profit d'une éducation libérée. Telle est la proposition que font les femmes japonaises au monde entier, écrit-elle non sans grandiloquence. Le système du mariage est un obstacle à l'amour et l'école un obstacle à la liberté. Dans cet ouvrage en forme d'histoire de la pensée depuis Platon jusqu'à Marx,

⁵ Le mot de féminisme n'existe pas dans le Japon des années 1920 (il est vrai qu'il était rare en Occident au même moment) et Takamure tâtonne pour lui trouver un équivalent en japonais. Sa trouvaille ne connaîtra guère d'écho et le mot «féminisme» qui entre-temps a connu un certain succès en Occident n'apparaît au Japon que dans les années 1970 comme traduction directe de l'anglais: *feminizumu*.

elle montre que, sur l'amour, le mariage, les femmes et l'éducation, seuls des hommes se sont exprimés et qu'il est temps désormais que, sur de pareils sujets fondamentaux, les femmes prennent la parole. Elle va même plus loin, laissant entendre que sur ces questions, seul le discours des hommes occidentaux est validé, c'est-à-dire le discours moderne.

Chez Takamura, on retrouve cette idée déjà présente chez Hiratsuka Raichô, la fondatrice en 1911 de la revue des Bas-Bleus (*Seitô*), d'un féminisme comme critique de la modernité occidentale masculine. La modernité qui s'impose depuis la fin du XIX^e siècle n'est en effet porteuse d'aucune positivité pour la cause des femmes, expliquent la plupart des militantes féministes de l'époque. Elle vient en quelque sorte parachever une évolution historique générale des sociétés depuis les périodes anciennes qui va dans le sens d'une détérioration des positions sociales des femmes. Pour Takamura, les femmes entretiennent des liens intimes avec la nature et même représentent la nature dans le genre humain. Elle pense que l'éducation des enfants ne doit pas être déléguée à des institutions dépendant de l'État qui reflètent le point de vue de la famille patriarcale, mais confiée aux représentantes de la nature, les femmes.

Takamura Itsue s'engage alors dans une activité de militante féministe et anarchiste. Elle est hostile au marxisme, qu'elle critique pour l'importance qu'il accorde aux questions et aux solutions de nature purement économique et pour le rôle dominant qu'il laisse par trop aux figures masculines. Avec son idéal anti-autoritaire de société libre sans contraintes ni soumission, l'anarchisme est pour elle consubstantiel aux besoins des femmes.

Takamura multiplie les articles dans les revues et magazines sur la question sociale, sur la question des femmes, et polémique avec les militantes communistes, Yamakawa Kikue en tête, la traductrice en japonais de la communiste et féministe Alexandra Kollontai et du social démocrate allemand August Bebel (*La Femme et le socialisme*). Takamura reproche à Yamakawa Kikue de toujours mettre en avant la centralisation et la production, de vouloir confier l'éducation des enfants à l'État (les crèches publiques...), et elle prend la défense des pratiques anciennes villageoises où les femmes élevaient leurs enfants avec le soutien de la communauté.

De ce point de vue, elle s'inscrit bien dans la lignée du mouvement

anarchiste japonais, qui rejette le productivisme et l'industrialisation et rêve d'un monde rural de petits producteurs organisés en fédérations pratiquant des formes d'autogestion. D'ailleurs elle s'engage avec son mari dans un soutien actif au syndicat anarchiste des paysans autonomes dont le développement est spectaculaire dans la seconde moitié des années 1920. Avec Hiratsuka Raichô dont elle est alors très proche (elle déclare être sa «sœur spirituelle») et quelques autres, Takamure Itsue est à l'origine de la fondation en 1930 de la Fédération artistique des femmes prolétaires, puis lance un éphémère *Front des femmes*, une revue de critique sociale et artistique qui met en avant le combat des femmes, dénonce la pauvreté des campagnes et la dure situation faite notamment aux ouvrières. Mais la répression de plus en plus violente qui s'abat sur l'extrême-gauche la décourage peu à peu. *Front des Femmes* disparaît en juin 1931.

Du féminisme au nativisme.

Sur les traces d'un matriarcat japonais des origines

De mauvaise santé, épuisée par le militantisme qu'elle a déployé au cours de ces années, désespérée par la répression et le cours politique dominant, elle décide que son apport personnel à la cause des femmes ne peut plus désormais relever que d'un travail théorique et elle se retire du monde en juillet 1931 très exactement, pour s'immerger dans un travail immense sur l'histoire de la famille et l'histoire des femmes en général. De poétesse et d'essayiste connue, elle décide, à 37 ans, de devenir historienne. Elle délaisse tout contact avec le monde littéraire et celui des journalistes qu'elle avait pourtant fréquenté pendant plus de dix ans, coupe les liens avec ses anciens amis. Son mari, qui travaille dans l'édition, s'occupe de la maison et de la vie quotidienne pour laisser le temps à sa femme d'étudier et d'écrire. C'est lui aussi qui lui prépare des fiches de lecture et va acheter les livres chez les libraires et les bouquinistes du quartier de Kanda. Pendant trente-trois années, jusqu'à sa mort en 1964, elle ne cesse de se consacrer à son travail. On dit que pendant toute cette période elle ne sortit jamais de chez elle, travaillant dix heures par jour.

Takamure Itsue publie en 1935 une étude sur le mariage (*Shôseikon no kenkyû*) et, en 1938, les premiers résultats de ses recherches dans «Histoire des femmes du Grand Japon» (*Dai Nippon joseishi*) avec en

sous-titre «Recherches sur le matriarcat»⁶. Cet ouvrage est conçu comme le premier d'une vaste histoire de la condition des femmes dans la société japonaise qui n'aboutira que dans les années 1950.

Takamura Itsue a pour objectif d'écrire une histoire qui serve la cause de l'émancipation des femmes. Dans ce monde dominé par le pouvoir masculin, la résistance est nécessaire, écrit-elle. Dans ses ouvrages, elle montre que les femmes se sont fait confisquer leurs droits juridiques en général et leurs droits à l'héritage en particulier, et qu'elle se sont fait enfermer dans la «maisonnée», placées sous la domination de patriarches qui ont inventé une nouvelle morale, la morale dominante qui opprime les femmes. Or la mise en place de ce système patriarcal n'est pas une chose intangible, c'est le produit d'une histoire. La grande idée de Takamura, c'est qu'au Japon le patriarcat a longtemps été précédé d'un matriarcat dont des traces subsistent dans les périodes anciennes. De la Grande Déesse du Soleil Amaterasu à la reine Himiko, qui régnait selon les chroniques chinoises sur une partie de l'Archipel au milieu du III^e siècle, sans oublier les nombreux empereurs de sexe féminin, l'histoire du Japon archaïque est emplie de figures féminines de premier plan qui révèlent, selon Takamura Itsue, le caractère matriarcal de la société primitive. Mais, progressivement et par à-coups, on passe d'un système matriarcal à un système patriarcal, d'abord à l'époque des tombes anciennes (IV^e-VI^e siècles), et surtout avec l'adoption des systèmes d'organisation politique chinois au cours des VII^e et VIII^e siècles, puis au cours des guerres seigneuriales des XIV^e-XVI^e siècles, période au cours de laquelle le patriarcat triomphe définitivement. Aujourd'hui de pareilles positions ne sont plus tenables, et, plutôt que le matriarcat, on évoque l'importance de la double ascendance patri- et matrilinéaire dans les processus de désignation des femmes à la position impériale au cours des périodes archaïques et anciennes. Takamura idéalise nettement les sociétés d'autrefois, mais elle défend sa thèse en étudiant notamment les différents types de mariage et montre que l'on passe du mariage uxorilocal (ou matrilocal, quand le mari vient fréquenter son épouse dans le domicile des parents de celle-ci) jusqu'au milieu de l'époque médiévale au mariage de type virilocal (ou patrilocal, quand l'épouse quitte sa maison pour s'installer chez le mari) qui s'impose majoritairement depuis.

⁶ Dans les éditions publiées après guerre, le titre principal s'efface au profit du sous-titre.

Elle s'efforce de montrer que la condition des femmes japonaises s'aggrave brusquement à partir de la fin du Moyen Âge vers les ^{xv}e et ^{xvii}e siècles avec la féodalité⁷. L'étude du vocabulaire en particulier montre comment les expressions qui désignent le mari ou l'épouse prennent une coloration inégalitaire tandis que naissent des mots divers pour désigner maîtresses et concubines. C'est à l'époque d'Edo (1603-1867) que se généralise au Japon l'expression d'origine chinoise *danson jobi* («vénérer les hommes, mépriser les femmes»). Elle montre que cette dégradation de la condition féminine correspond à la montée de l'importance de la maisonnée (*ie*), c'est-à-dire une structure familiale hiérarchisée autour de la figure du chef de famille qui se transforme en une sorte de patriarche. Pour Takamura, ce système se développe avec la société féodale sous les Tokugawa, qui est fondamentalement une société de statuts. Or les statuts sont déterminés pour l'essentiel par la place de la maisonnée dans le système social global. Le patrimoine familial qui, au Moyen Âge, était souvent partagé entre les enfants et où l'héritage des filles était préservé tend à reculer au profit d'un système qui favorise le fils désigné par le père comme son héritier, le plus souvent le fils aîné. Dans ces conditions, la fille entrée par mariage dans la maisonnée de son mari est souvent considérée comme de statut inférieur, puisqu'elle n'apporte guère de bien économique, et devient essentiellement un «ventre», c'est-à-dire une personne instrumentalisée pour la fabrication des enfants, les futurs héritiers. La répudiation par le mari devient plus facile (la femme rentre dans sa propre famille, où son statut de femme répudiée n'est d'ailleurs pas toujours simple à assumer) et, en conséquence, les droits des filles se réduisent. En passant du clan antique (*uji*) à la maisonnée féodale (*ie*), on est passé de la liberté pour les femmes à l'oppression. Or la modernité de Meiji n'a fait que renforcer le caractère de subordination juridique des femmes aux hommes et conforter le système patriarcal de la maisonnée.

Takamura a pour objectif de démontrer que la situation historique des femmes aujourd'hui est le produit d'une histoire et que la sujétion n'a pas toujours existé, en tout cas pas au Japon. Pour démontrer sa proposition, elle a besoin d'étudier le Japon archaïque et ancien et elle le fait avec les instruments qui sont à sa disposition en son temps.

⁷ Ce que toutes les études postérieures ont en effet confirmé.

Elle dessine bientôt les contours d'une société ancienne idéale dans laquelle régnait un matriarcat ou plutôt un système de filiation matrilineaire qui assurait aux femmes un statut social au moins égal à celui des hommes. Pour faire son travail, Takamura s'appuie à la fois sur la vulgate de son temps fondée sur les travaux de Morgan et d'Engels (*L'Origine de la famille, de la propriété et de l'État*) et sur le *Kojikiden* de Motoori Norinaga dont le livre, nous dit-elle, trône sur son petit bureau quand elle commence sa recherche.

Norinaga est un lettré des « études nationales » de la fin du XVIII^e siècle qui a beaucoup travaillé sur un commentaire du *Kojiki*, cette chronique impériale de 712 décrivant les origines mythiques du Japon. Si le *Kojiki* est en effet un texte essentiel du Japon ancien, Norinaga est considéré, lui, comme l'un des fondateurs du courant nativiste⁸, et rien n'obligeait Takamura Itsue à faire de cet ouvrage sa bible de travail. Si elle s'intéresse à Norinaga et au-delà de lui à la pensée nativiste, c'est qu'elle y décèle une forme de discours qui la séduit, elle, l'anarcho-féministe.

On retrouve en effet dans la pensée nativiste cette idée du paradis perdu, d'un monde enchanté, celui de l'univers du shintô, quand primitif rime avec nature et bonheur, idée que l'on retrouve sous une autre forme, celle du communisme primitif, dans le discours évolutionniste d'Engels. Takamura Itsue, ne l'oublions pas, a décidé, pour écrire son œuvre, de se retirer du monde dans la banlieue de Tôkyô, dans une maison construite par son mari qu'ils ont nommé *Mori no ie* (« la Maison dans les bois »). Takamura voit donc dans l'Antiquité japonaise pré-chinoise un univers quasi idéal, bucolique et favorable aux femmes. Divinités, nature, femmes, origines de la nation se mêlent dans une symbiose indistincte où peu à peu la nature symbolise l'affranchissement des contraintes morales artificielles créées par la société masculine.

Puis Takamura en vient progressivement à considérer que les lettrés proches du shintô et du nativisme ont, à la fin de l'époque d'Edo, produit une pensée qui va dans le sens de la liberté et que le vrai sens du shintô japonais des origines, c'est l'égalité entre hommes et femmes,

⁸ Il s'agit d'un courant critique, celui des « études nationales » ou nativisme, qui cherche à définir une identité japonaise primitive avant que l'Archipel ne soit influencé par des doctrines étrangères, principalement le bouddhisme (d'origine indienne) et le confucianisme (d'origine chinoise). Ce courant est à l'origine du nationalisme japonais moderne et de la plupart des dérives de la mystique impériale.

visible dans les mythes montrant les pratiques des dieux et des déesses – notamment la plus grande d'entre eux, la Déesse du Soleil, Amaterasu, à l'origine de la dynastie impériale. « Au début la femme était soleil », avait proclamé en 1912 Hiratsuka Raichô dans son fameux éditorial de la revue des *Bas-Bleus*. Takamure comprend les mots de Raichô non pas comme un appel à la libération individuelle, mais comme un appel à un retour à des principes matriarcaux qu'elle estime inscrits dans la tradition nationale. C'est pourquoi elle voit dans le nativisme de la période d'Edo un point de vue sur l'histoire qui va dans le sens de son idéalisation de l'Antiquité fondé sur le triptyque : libération des contraintes morales, glorification de la nature, égalité hommes/femmes. Elle en conclut : « Aucune raison dans ces conditions de nous emballer sans cesse pour l'Occident. Si on étudie le Japon en tant que tel, cela nous donne des raisons d'espérer dans la liberté et l'émancipation⁹. »

Pour Takamure se dessine peu à peu l'idée que l'oppression de la femme dans le Japon de son temps est, au bout du compte, le fruit de l'importation de schémas de pensée chinois au cours de l'Antiquité japonaise. Ceux-ci se sont peu à peu implantés dans l'Archipel au fur et à mesure que progressaient les formes patriarcales de domination¹⁰. Le confucianisme en particulier, pensée largement critiquée par les nativistes, serait donc la cause de ce recul de la condition féminine, ou du moins de l'idéologie qui la justifie. Là s'opère la rencontre du nativisme et du féminisme de Takamure Itsue. L'idéologie confucianiste ne cesse de progresser depuis la période ancienne jusqu'à l'époque moderne, au fur et à mesure que se dégrade le statut de la femme dans la société.

Il y a donc clairement une différence entre la société chinoise, qui était fondamentalement patriarcale, et la société japonaise, qui était fondamentalement matriarcale, explique Takamure. Le confucianisme est à la source même de la pensée qui a produit l'idéologie détestée de la « bonne épouse/mère avisée » que combattent les féministes japo-

⁹ Cité par Oguma Eiji, *Tan'itsu minzoku shinwa no kigen*, op.cit., p. 189.

¹⁰ Cette idée n'est pas si fausse. La plupart des historiens actuels de l'Antiquité japonaise admettent que l'importation du droit et des systèmes d'organisation sociale chinois au cours des VII^e et VIII^e siècles ont contribué à la valorisation et au renforcement du statut des hommes par rapport aux femmes, notamment parmi les fonctionnaires. L'État chinois, qui est alors le modèle de l'État japonais, est un État qui exclut les femmes de l'appareil du pouvoir. Cf. Pierre-François Souyri, *Nouvelle Histoire du Japon*, Perrin, 2010, notamment p. 212-219.

naises. En 1938, elle intitule son livre *Dai Nippon josei shi* («Histoire des femmes du Grand Japon»). Le titre n'est pas choisi par hasard. Il colle aux titres qu'utilisaient les nativistes d'Edo avec cette expression de *Dai Nippon* («Grand Japon») valorisée d'ailleurs par la propagande militariste du temps. On passe insensiblement de l'anarcho-féminisme au national-féminisme... Tokutomi Sohô, l'intellectuel nationaliste qui passe à la fin des années 1930 pour l'un des idéologues en chef et le dirigeant de la propagande gouvernementale japonaise, rédige la préface de l'ouvrage de Takamura Itsue, lui permettant d'échapper à la censure qui frappe la plupart des écrits féministes de l'époque.

Les engagements suspects d'une pionnière de l'anthropologie historique

Dès lors, Takamura Itsue depuis sa «Maison dans les bois» se fait le chantre d'un féminisme suspect. En 1940, pour le 2600^e anniversaire de la fondation (mythique) du pays par l'empereur Jimmu, elle publie un ouvrage, *Josei ni sen roppyakunen* («2600 ans d'histoire des femmes»), dans lequel elle glorifie le caractère féminin de la Grande Déesse du Soleil, montre comment la lignée matrilineaire de la déesse (c'est-à-dire la famille impériale) a unifié ainsi les populations de sang divers qui peuplaient l'Archipel et insiste sur le rôle des femmes dans «la construction de la nation». Le Japon a donc été bâti par un peuple libre où les hommes et les femmes étaient égaux entre eux. Malheureusement, le pays a importé l'idéologie nuisible du *danson jôhi* («vénérer les hommes, mépriser les femmes»), typique de la pensée chinoise, qui a écarté les femmes de la pensée et de la connaissance en les réduisant au repli sur la famille.

Mais en luttant contre les idéologies chinoises néfastes (et en faisant la guerre à la Chine?), l'État japonais a repris le flambeau de la lutte pour le retour à des pratiques qui font de nouveau des femmes des sujets. Le nationalisme impérial est donc sur la voie d'un retour à la société antique car, en mobilisant les femmes dans le cadre d'un effort général de soutien à la guerre, il va contre les mentalités traditionnelles féodales et la morale confucianiste anti-féminine. Dans ces conditions, inutile de s'encombrer de ces «pensées étrangères importées» que sont l'individualisme occidental et le socialisme. Les femmes japonaises doivent revenir aux valeurs fondamentales de la tradition nationale, être les gardiennes farouches d'une tradition perdue par delà les siècles.

Les femmes ont une chance historique à saisir dans le contexte de la guerre « pour la libération de l'Asie ».

Takamure Itsue adhère en 1942 à la Dai Nippon fujinkai (« l'Association des femmes du Grand Japon »), l'association gouvernementale de propagande et d'encadrement, et se mue en défenseur du nationalisme. Elle collabore à l'effort de guerre et publie régulièrement jusque pendant l'été 1945 dans les journaux et les revues officielles des articles à la gloire des femmes antiques dont, par exemple, l'impératrice mythique Jingû Kogô qui aurait envahi la Corée à la tête de ses troupes. Takamure Itsue rêve d'un Japon impérial qui reprendrait l'idéal archaïque d'une société égalitaire. Elle pense que la guerre est le moyen inévitable pour redonner aux femmes (aux femmes japonaises, les autres femmes ne l'intéressent plus...) un rôle qu'elles auraient perdu. En cours de route, elle a perdu le message universaliste du féminisme.

Avec l'occupation américaine et la démocratisation du pays, Takamure Itsue retrouve ses convictions anarchistes, et, sans la moindre auto-critique, retourne à ses travaux. Elle publie dans une indifférence quasi générale son *Histoire des femmes japonaises* dans les années 1950 (malgré un compte rendu enthousiaste de l'historien pacifiste Ienaga Saburô). Quand son mari publie les œuvres de sa femme après sa mort en 1964, il caviarde une partie de ses écrits anarchistes (des écrits de jeunesse, dit-il...) et surtout ses écrits de la période de guerre. Interrogé sur les positions nationalistes de sa femme pendant la période militariste, il évoque avec gêne des erreurs liées à l'isolement et au manque d'information...

Femme, autodidacte, anarchiste et isolée institutionnellement, Takamure Itsue bénéficiait de bien peu d'atouts dans une société masculine obsédée par le diplôme, la carrière et la nation. Les honorables professeurs ne manquèrent pas, au lendemain de la guerre, de faire remarquer à quel point sa recherche pouvait être prise en défaut sur de nombreux détails, à quel point sa pensée pouvait parfois être imprécise. On a pu démontrer que Takamure aurait eu tendance à n'utiliser que les documents qui vont dans le sens de son argumentation et à écarter les autres ! Et elle n'aurait jamais vraiment consulté d'archives... Ses tendances anarchistes, puis son virage nationaliste, puis son nouveau revirement après 1945 n'ont guère poussé les historiens d'après guerre, majoritairement marxistes – et quasiment tous masculins –, à s'intéresser aux études de Takamure Itsue. La mode était plus à

l'histoire économique des rapports de production ou à l'histoire sociale des luttes de classes qu'aux études sur la famille et le statut des femmes dans l'histoire. Son positionnement idéologique la rendait suspecte à tout jamais. Ainsi Takamure, dont l'isolement intellectuel était néanmoins réel dans sa «Maison dans les bois», qui n'avait aucun contact avec le monde universitaire, fut négligée par les historiens.

Il n'empêche. Takamure Itsue a produit un travail monumental. Son œuvre fut «redécouverte» à la fin des années 1970 avec l'émergence d'une génération d'historiennes occupant pour la première fois dans le pays des chaires universitaires, puis «réhabilitée» dans les années 1990 avec l'essor des *gender studies* au Japon. Non seulement Takamure Itsue est à l'origine de la première étude systématique des relations entre hommes et femmes dans les sociétés anciennes, mais, en s'intéressant aux formes du mariage dans les sociétés anciennes et médiévales ou aux lieux d'habitation des époux – que personne avant elle n'avait jamais étudiés –, elle fait figure d'ancêtre de l'anthropologie historique japonaise. Elle a par ailleurs en partie révolutionné la discipline en montrant que, du point de vue de la moitié du ciel, l'histoire japonaise devenait autre et que les habituelles coupures historiques n'avaient pas toujours grand sens. Citer Takamure dans un colloque universitaire ne déclenche plus aujourd'hui de sourires entendus et gênés.

Malgré l'idéologie suspecte qui caractérise son œuvre pendant la guerre – mais qu'on ne peut non plus passer sous silence, comme le font trop souvent certaines hagiographies récentes – et les limites dues à son absence de rigueur scientifique, le travail de Takamure Itsue sur le mariage et la famille dans la période ancienne du Japon continue d'inspirer anthropologues et historiens d'aujourd'hui. Personnage attachant, complexe et contradictoire, dotée d'une force de caractère peu commune, elle est devenue désormais une héroïne du mouvement des femmes japonaises, car elle sut faire, malgré ses dérives, de la cause de l'émancipation des femmes le combat de sa vie.

ŒUVRES DE TAKAMURE ITSUE

Takamure Itsue zenshū («Œuvres complètes de Takamure Itsue»),
éditées par Hashimoto Kenzō, Rironsha, Tokyo, 1966-1967 (10 volumes)

Sur Takamure Itsue

Kano Masanao et Horiba Kiyoko, *Takamure Itsue*, Asahi shinbunsha,
Tokyo, 1977

Patricia Tsurumi, «Feminism and Anarchism in Japan: Takamure Itsue,
1894-1964», in *Bulletin of Concerned Asian Scholars*, 17.2, avril-juin 1985,
p. 2-19

Oguma Eiji, *Tan'itsu minzoku shinwa no kigen* («Le mythe de la nation
homogène»), Shinyōsha, Tokyo, 1995

Sonia Ryang, «Love and Colonialism in Takamure Itsue's Feminism:
A Postcolonial Critique», *Feminist Review* 60, automne 1998, p. 1-32

Ōgoe Aiko, *Tennōsei ideorogii to Daitōa kyōeiken, teikoku no femi-
nizumu wo tou* («L'idéologie impériale et la sphère de coprosperité
asiatique; Interrogations sur le féminisme dans l'Empire»), p. 51-63, in
Okano Yukie, Kitada Sachie, Hasegawa Kei et Watanabe Sumiko (dir.),
Onnatachi no sensō sekinin («La responsabilité des femmes pendant
la guerre»), Tōkyōdō shuppan, 2004